



HAL
open science

Datchas et mémoires familiales en Biélorussie

Ronan Hervouet

► **To cite this version:**

Ronan Hervouet. Datchas et mémoires familiales en Biélorussie. *Ethnologie française*, 2007, 37 (3), pp.533-540. <10.3917/ethn.073.0533>. <halshs-03054275>

HAL Id: halshs-03054275

<https://shs.hal.science/halshs-03054275v1>

Submitted on 6 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Datchas et mémoires familiales en Biélorussie

Ronan Hervouet

LAPSAC, Université Victor Segalen – Bordeaux 2

I RÉSUMÉ

S'appuyant sur des matériaux recueillis en Biélorussie entre 1999 et 2003, cet article cherche à saisir comment, dans le monde soviétique et post-soviétique, les datchas et les potagers peuvent constituer des lieux par lesquels la mémoire familiale est transmise. L'analyse approfondie d'une histoire singulière, celle du patriarche tatar Pavel Ivanovitch, est à ce titre exemplaire. Le potager, mémoire d'une terre nourricière, a permis à sa famille de surmonter la collectivisation et la grande guerre patriotique. Il est le lieu à partir duquel cette famille, brimée par les autorités bolcheviques, a su se réinventer un rang et comme tel il symbolise alors la transmission de la mémoire familiale. Mais cette transmission peut se révéler parfois difficile : en effet le potager exige que l'on s'en occupe, ce qui n'est pas nécessairement le désir de certains membres de la famille dont les réactions individualistes de refus peuvent menacer la cohésion du groupe. Ainsi, l'héritage peut être complètement rejeté par les descendants ; ou alors le *dačnik*, ayant une image indigne de lui-même – car liée à un monde en train de disparaître –, peut renoncer à transmettre sa passion pour la datcha.

Mots-clés : Biélorussie. Potagers. Datchas. Famille. Mémoire.

Ronan Hervouet

Université Victor Segalen – Bordeaux 2

Département de Sociologie

Laboratoire d'Analyse des Problèmes sociaux et de l'Action Collective

3 ter, place de la Victoire

33076 Bordeaux cedex

ronan.hervouet@u-bordeaux2.fr

« C'est le siècle chien-loup qui sur moi s'est jeté,
Mais pas de sang de loup dans mes veines... »

Ossip Mandelstam [2001]

La datcha* est une maison de citadins, située en dehors de la ville, où l'on se repose parfois mais surtout où l'on cultive un potager. Lieu de villégiature des classes privilégiées dans la Russie prérévolutionnaire, la datcha conserve son caractère élitiste pendant les premières décennies du régime soviétique. À la fin des années 1940, dans un contexte de crise alimentaire¹, les autorités commencent à distribuer des lopins de terre (*učastki*) aux citadins, afin de leur permettre de cultiver un potager. Ces lopins sont réunis dans des « associations de jardinage » (*sadovodčeskie tovariščestva*) ou « jardins collectifs » (*kolektivnye sady*). Sur ces parcelles, les citadins construisent des remises, cabanes et cabanons qualifiés dès les années 1960 de « datchas ». La législation s'assouplit dans les années 1970 et 1980 : les *dačniki* se lancent alors parfois dans la construction d'une véritable résidence secondaire. Le jardin collectif est ainsi de plus en plus assimilé à un

lotissement de datchas (*dačnyj massiv*). En outre, les enfants et petits-enfants citadins qualifient souvent de « datcha » la maison de leurs parents ou grands-parents villageois (*sel'skij dom* ou *dom v derevne*) ; elle est généralement entourée d'un jardin. Ainsi, aujourd'hui, le terme « datcha » renvoie à la double image d'une maison et d'un potager [Lovell, 2003 ; Traven, 2005].

En nous appuyant sur des matériaux recueillis lors de plusieurs séjours en Biélorussie² entre 1999 et 2003³, nous chercherons à saisir comment, dans le monde soviétique et post-soviétique, ces maisons et ces jardins constituent des lieux par lesquels la mémoire familiale est transmise. Certains travaux indiquent qu'en Union soviétique les mémoires individuelles marquées par la souffrance et le manque furent en partie catalysées et reformulées au sein des mémoires ou « contre-mémoires » familiales [Gessat-Anstett, 2002]. Or la mémoire



1. Le patriarche Pavel Ivanovitch (photo de l'auteur).

d'un groupe est d'autant plus vive qu'elle s'inscrit dans un lieu. Halbwachs écrit ainsi : « *Si les souvenirs se conservent, dans la pensée du groupe, c'est qu'il reste établi sur le sol, c'est que l'image du sol dure matériellement hors de lui ; et qu'il peut à chaque instant la ressaisir* » [Halbwachs, 1997 : 205]. Nous verrons justement comment la datcha et le potager constituent des espaces majeurs de ces géographies familiales : ils incarnent un véritable ethos familial discrètement défendu malgré les violences et brutalités infligées au siècle dernier aux populations de cette partie de l'Europe.

L'analyse approfondie d'une histoire familiale singulière, celle des Dvorikov, permettra de saisir cette

articulation entre l'attachement au potager, la transmission de la mémoire familiale et l'histoire du monde soviétique et post-soviétique. L'attention portée à la place du potager et aux activités qui s'y déroulent dévoile en effet des signes qui, mis en relation, apparaissent comme des cristallisations de la mémoire familiale, comme des tentatives de dire matériellement ce qui verbalement fut proscrit, comme des traces de l'« esprit de famille »⁴ des Dvorikov. Cette transmission de la mémoire se fait parfois dans la douleur : les petits-fils hésitent à s'investir à la datcha, affirmant ainsi leur individualité, mais menaçant dans le même temps la cohésion du groupe.

■ Blessures intimes et consécration du potager : l'histoire familiale du patriarche Pavel Ivanovitch Dvorikov

Anton Dvorikov, un ami biélorusse, m'emmène pour la première fois dans sa famille en avril 2002, à Smiloviči. C'est une petite ville de 10 000 habitants, située à quarante kilomètres de Minsk. À Smiloviči, il y a le quartier des Tatars. Ils seraient installés dans cette région depuis six cents ans ; à l'époque, réputés bons guerriers, ils auraient été appelés pour défendre le duché contre les incursions russes. Les Tatars sont musulmans. Le grand-père d'Anton, Pavel Ivanovitch, lit l'arabe ; chez lui, sur la table, repose un vieux Coran bilingue arabe-russe. Pavel Ivanovitch est une figure centrale dans la famille. Il a quatre-vingt-quinze ans. C'est l'ancien, le patriarche. Il vit seul dans sa maison : son épouse est décédée trois ans auparavant. Cette maison fut construite par sa belle-mère, en 1921. Lui habitait, lorsqu'il était jeune, dans une maison semblable, située un peu plus loin.

Entre deux occupations dans le jardin, Pavel Ivanovitch s'assoit et me parle. Je n'enregistre rien, je ne pose aucune question, j'écoute. Avant la révolution d'Octobre, ses parents vivaient du travail du cuir. Ils cultivaient



2. Le Coran bilingue arabe-russe et les livres de prières de Pavel Ivanovitch (photo de l'auteur).

aussi les deux hectares de terre qui entouraient leur maison. Après 1917, les terres du *pan*, noble de l'ancien régime, ont été redistribuées aux paysans. Aussi, à l'époque de la NEP, sa famille possédait quatre hectares, deux vaches, huit brebis, des oies, un cheval. Ce fut ensuite la collectivisation forcée. Sa famille a assisté, impuissante, à la confiscation de tous ses animaux et de tous ses outils, notamment, précise-t-il en revoyant en pensée cet objet regretté, une charrue pour deux chevaux. Tout le cuir que la famille avait produit devait être livré à Minsk, et « rien n'a été utilisé, tout a pourri ». Il fallait aussi payer des impôts. Ses parents étaient terrorisés : « *Les bolcheviks prenaient tout et envoyaient les récalcitrants en Sibérie.* » Pavel Ivanovitch a trouvé un moyen de payer les impôts ; il ne précise pas lequel. Il répète, en murmurant : « *Les bolcheviks, les bolcheviks...* » Il est alors parti travailler dans un kolkhoze, durant quatre ans. Puis il a été licencié : le directeur a appris que son père occupait des fonctions religieuses dans la communauté tatare. Il est alors parvenu à trouver un travail dans une usine de production de *valenki* (bottes de feutre). Cette époque était particulièrement difficile. Il dit se souvenir précisément du prix du pain entre l'année 1932 et l'année 1934 : vingt-sept kopecks⁵. Puis il est parti à la guerre. Il répète, plusieurs fois, que quatre de ses frères y sont morts, que l'unique frère de sa défunte épouse y a péri, que l'Union soviétique a gagné cette guerre grâce à Staline. Il est le seul à être resté en vie. Dans sa maison, sur un mur, le portrait de son beau-frère est accroché, près des représentations de mosquées imprimées à Kazan au début du siècle. Après la guerre, il est employé dans un sanatorium. Pavel Ivanovitch parle aussi de religion : comme son père et son grand-père, il est mollah. À l'époque soviétique, il lisait les prières lors des enterrements et dispensait des conseils pour la vie quotidienne, conformes à la lecture du Coran qu'on lui avait enseignée. Le frère d'Anton, présent pendant la discussion, raconte alors à son grand-père que le kolkhoze voisin va très mal. Les veaux sont mal nourris, mal soignés. Pavel Ivanovitch critique vertement l'administration et s'énerve : « *Qu'est-ce que tout ça va donner ?* » Puis il accable sa voisine alcoolique qui n'a pas refait sa clôture. Ces récits, ces itinérances discursives spontanément livrées au visiteur que je suis, indiquent les points de condensation d'une identité meurtrie, d'une vie jalonnée de traumatismes, de remises en cause, de ressentiments inavoués parce que alors inavouables.

Pavel Ivanovitch se lève alors et retourne dans son potager. D'une surface d'environ mille cinq cents mètres carrés, il entoure la maison. Malgré son grand âge et son physique affaibli, Pavel Ivanovitch y passe tout son temps. Il ratisse un endroit, arrache une mauvaise herbe un peu plus loin, chaque geste nécessitant un effort certain. Lorsque les membres de sa famille travaillent dans le potager, il surveille, interpelle, organise, critique, soucieux que sa terre soit traitée avec délicatesse et respect. De mars à octobre, sa fille Iekaterina et son gendre



3. Pavel Ivanovitch prodigue ses conseils à ses voisins qui, selon lui, s'occupent mal de leur potager (photo de l'auteur).

Vladimir viennent tous les soirs s'occuper du potager. Leurs enfants sont « invités » très régulièrement à venir y travailler le week-end. Ce souci constant, obsédant, de la tenue du potager, de son allure et de sa profusion se comprend si on le considère comme un lieu qui permet d'activer la mémoire familiale, de l'entretenir. Le potager apparaît alors comme la projection d'éléments disparates qui constituent autant de signes, dont la subtile grammaire, pour être déchiffrée, doit être mise en relation avec l'histoire familiale et l'histoire du pays.

On peut tout d'abord déceler à travers cet investissement familial dans le potager un « *fil rouge "nourricier"* » [Bertaux et Garros, 1998 : 14]. La vie de Pavel Ivanovitch a été marquée par la dépossession et le manque. Il se souvient exactement de ce que sa famille possédait avant la collectivisation ; soixante-dix ans après les faits, il donne le prix du pain à l'époque. Les années de la collectivisation et de la Grande Guerre patriotique ont été marquées par l'angoisse du lendemain, de la faim. La culture du potager a donc permis à sa famille de s'en sortir, dans un contexte particulièrement dramatique. C'est ainsi que l'on peut comprendre que cette terre soit si choyée. Malgré son âge, Pavel Ivanovitch circule dans tout le potager pour casser les mottes de terre trop grosses, trop compactes, pour ratisser, pour traquer la moindre mauvaise herbe⁶.

À cette mémoire d'une terre nourricière vient se greffer une autre mémoire : celle d'un rang dont on a été déchu, celle de souffrances morales infligées par un pouvoir tout-puissant. Dans la famille, les anciens, religieux, sont considérés comme des sages, brimés par les autorités soviétiques. En outre, la famille de Pavel Ivanovitch, qui avait profité de la redistribution des terres après la révolution d'Octobre, réussissait dans les années 1920 à s'en sortir. Or, à partir de 1929, tout campagnard qui possédait quelques outils et quelques bêtes pouvait être soupçonné d'être un koulak ou un « *suppôt de koulak* ». Pavel Ivanovitch lui-même apparaissait suspect et trouvait difficilement du travail : conformément à une « *conception généalogique* » de la

question des classes sociales [Fitzpatrick, 2002 : 176], les enfants des religieux et des koulaks étaient eux-mêmes souvent opprimés. Recours ultime pour la survie économique de la cellule familiale, le lopin cultivé par la famille s'est vu en fait investi de dimensions symboliques multiples : le potager a constitué un moyen de se réinventer un rang, un prestige. La qualité des produits cultivés, la tenue du jardin apparaissent comme les révélateurs des valeurs constitutives de l'ethos familial : labeur, courage, honnêteté transparaissent dans le potager. Pour Pavel Ivanovitch, sa famille n'a pas été brisée, malgré la violence des mesures arbitraires qu'elle a eu à subir. Pour ne pas oublier d'où vient la famille, comment elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, il faut inlassablement réinvestir ce potager, apporter des soins particuliers à la terre. Le jardin est véritablement le « territoire du nous » [Weber, 1998 : 243] : il est le support d'une lignée familiale⁷. Inversement, Pavel Ivanovitch n'a pas de mots assez sévères pour désigner les voisins alcooliques dont le jardin n'est pas bien entretenu, l'administration qui laisse mourir le bétail, les bolcheviks qui ont confisqué il y a soixante-dix ans le cuir de la famille et l'ont laissé pourrir.

Cette mémoire familiale se doit d'être non seulement respectée mais réappropriée. Aussi chaque membre de la famille se voit-il attribuer un rôle qu'il a le devoir de tenir, même si intérieurement il émet des réserves. Chacun doit respecter les consignes de Pavel Ivanovitch, garant d'un savoir-faire qu'il faut perpétuer. Un dimanche de mai, en 2002, son arrière-petit-fils Ianka, âgé de quatre ans, désire participer au labour ; et Pavel Ivanovitch de le regarder, fier de voir son descendant exprimer dès le plus jeune âge son goût pour la terre, et de l'encourager. Il est comme l'incarnation d'une transmission réussie, malgré les malheurs endurés pendant tout ce siècle. Pavel Ivanovitch est en revanche plus dur avec les autres membres de la famille. Son gendre Vladimir, souvent fatigué, qui cligne des yeux le soir devant son repas, essuie ses reproches, sans broncher, parce que les morceaux de terre labourée sont trop compacts. Iekaterina écoute docilement les rappels à l'ordre de son père. Jardiner en dilettante serait lui manquer de respect. Ce serait aussi risquer d'oublier sa mère, qui a consacré sa vie à entretenir le potager. Iekaterina refuse également de couper le poirier que sa mère avait planté : il se tient nu au milieu du jardin, mort⁸.

■ La transmission négociée : entre continuité symbolique de la famille et autonomie des individus

La volonté de transmettre la mémoire du groupe se heurte parfois aux désirs individuels d'autonomie. Entre la transmission acceptée et la rupture familiale, on peut

observer un éventail de situations vécues, révélant parfois les plaisirs de l'inscription dans une généalogie et, souvent, les blessures d'une individualité enserrée dans un groupe, en quête de reconnaissance. D'une manière générale, les jeunes refusent le monde de la datcha que les aînés cherchent à leur transmettre. Ils sont réticents à travailler la terre de leurs parents et de leurs grands-parents. Ils parlent de « corvée », de « travail forcé ». Il existe certes des effets d'âge qui font du jardinage une activité peu prisée des adolescents et des jeunes adultes. On peut aussi analyser ces tensions en termes de générations, caractérisées par des stratifications différenciées de l'expérience sociale : la génération née dans les années 1970 a eu connaissance des modes de vie à l'ouest dès les années 1980. Pour elle, la modernité se définit d'abord par l'urbanité : or, l'existence du potager rappelle les origines rurales de la famille. La modernité se définit aussi par une différenciation claire des sphères d'activité : on travaille pour un salaire, on possède une maison de campagne pour se reposer. Or, l'existence du potager laisse penser qu'il est nécessaire de travailler la terre pour s'en sortir. Aussi la culture du potager est-elle vécue sur le mode de la contrainte : elle empêche de se représenter comme un urbain entré de plain-pied dans la modernité.

Chez les Dvorikov, les petits-enfants, tout en étant attachés à leur grand-père Pavel Ivanovitch, souffrent intérieurement de l'imposition farouche des rôles familiaux, qu'ils subissent silencieusement. C'est hors de la datcha, chez eux, en ville, qu'Anton, son frère Dimitri et son épouse Léna ont pu me confier certaines réserves, qui sont parfois de véritables douleurs.

Dimitri a trente ans. Il est informaticien de formation et vend actuellement des collants pour une petite entreprise privée. Léna est cadre supérieur dans une entreprise de matériel ménager. Ils ont un fils de quatre ans, Ianka. Dimitri est le deuxième de la fratrie. C'est lui qui est appelé le plus souvent à la datcha pour les gros travaux, notamment pour le labour. Il dit avoir toujours aimé le travail de la terre, et affirme que, si la profession



4. Le gendre de Pavel Ivanovitch, Vladimir, le petit-fils Dimitri et l'arrière-petit-fils Ianka labourent ensemble la terre du patriarche (photo de l'auteur).

d'agriculteur était viable dans son pays, il aurait choisi cette voie. Dimitri et Lena vont tous les quinze jours à la datcha. Il y a encore peu, ils y allaient toutes les semaines. L'entretien révèle comment le couple essaie de s'affranchir d'une emprise trop forte de la famille de Dimitri. Ils évoquent certains de leurs amis qui plaisantent gentiment lorsque, à des propositions de virées le week-end, Dimitri et Lena répondent inlassablement qu'ils doivent aller à la datcha. Ils expliquent leur incompréhension devant le comportement de Vladimir et Iekaterina, les parents de Dimitri, qui semblent ne plus prendre plaisir à ce qu'ils font et qui paraissent seulement mus par un devoir dont ils auraient oublié l'origine et le sens. Dimitri parle alors de son goût tardif pour la chasse, qui lui permet d'être dans cette nature qu'il hérite tant mais seul, sans un rôle prescrit qui l'enserme ; et

il me présente le fusil qu'il a acheté récemment, m'en montrant la finition, m'en racontant l'histoire.

Son jeune frère Anton est enseignant dans le supérieur, à Minsk. Sa charge de travail est très lourde. En outre, faute de moyens financiers suffisants pour louer un appartement à Minsk, il vit chez ses parents à Smiloviči : les transports quotidiens sont éreintants. Lorsqu'il parle de la datcha [cf. encadré], une lassitude, aux accents parfois exaspérés, sourd de ses paroles. Anton refuse d'accepter ce que ses parents et son grand-père attendent de lui : qu'il partage leur goût du jardinage, leur sens du devoir envers une terre qu'il faut cultiver coûte que coûte. Il ne refuse pourtant pas le contact avec la terre : il souligne qu'il est prêt à aménager le terrain qui entoure la maison. Distinguant le travail du loisir, il entend considérer le séjour à la datcha comme un moment de repos.

■ Extrait d'entretien avec Anton Dvorikov

- « – Ton père vous oblige à venir travailler dans le potager ?
 – Non, il ne nous force plus maintenant...
 – Quand je suis arrivé à la fac la dernière fois tu me disais qu'il y avait de petites tensions...
 – Oui, parce qu'on est devenus autonomes et il veut quand même qu'on vienne ; il dit toujours : "Ah dans d'autres familles les enfants viennent et vous vous ne venez pas toujours", etc.
 – Ça lui fait de la peine ?
 – Oui... Cette année, j'ai déclaré moi-même ouvertement dès le début de l'année : "Je ne vais pas vous aider. Parce que je n'ai pas beaucoup de temps. Je m'occupe seulement du gazon. Après, si vous voulez aménager un peu le terrain autour de la maison, je suis prêt. Le potager, ça ne m'intéresse pas, je ne le fais pas"... En plaisantant. Il ne pouvait pas refuser... parce qu'on vit ensemble, il voit que je gagne beaucoup plus que lui, donc il ne peut rien dire. Il comprend que pour cela je dois travailler beaucoup, je passe beaucoup de temps au travail et après le travail je suis suffisamment fatigué pour ne pas avoir à travailler dans le potager.
 – Il l'accepte ?
 – Il l'accepte mais difficilement. Il veut quand même que je continue à le faire.
 – Pourquoi il veut vous donner des choses si vous n'en avez pas besoin, si en plus vous lui dites que vous n'en avez pas besoin ?
 – Je ne sais pas... ça pour moi c'est une énigme, ça je ne peux pas le comprendre, je ne peux pas le partager, mais c'est sa logique. Il y a quelque chose d'irrationnel. Je crois qu'il ne peut pas l'expliquer lui-même. [...]
 – S'il n'y avait pas ces dons, il n'aurait pas le sentiment d'être nécessaire donc il aurait l'impression que le lien avec les enfants...
 – Se dégrade.
 – Donc c'est vraiment le jardin qui permet pour lui d'intégrer la famille...
 – Oui, il croit que c'est un moyen d'intégrer la famille, tandis qu'en réalité c'est un moyen pour désintégrer la famille. Oui, parce qu'il y a des querelles... des querelles entre guillemets... des discussions là-dessus tout le temps... et pour ne pas venir faire ce qui n'a pas de sens à notre avis. Ils commencent à venir de moins en moins, parce qu'ils savent que s'ils viennent, ce sera toujours le travail dans le potager et rien d'autre.
 – Tu parles de tes frères ?
 – Oui.
 – En fait ils viennent de moins en moins à cause de ça ?
 – À mon avis.
 – Ils ne le disent pas...
 – Non, ils ne le disent pas, mais on le sent.
 – Et avec les belles-filles ?
 – Avec les belles-filles. La femme de mon grand frère ne dit pas grand-chose, elle est un peu passive en général par rapport à la vie, elle vit sans beaucoup d'exigences, c'est son caractère. Et l'autre qui travaille à la direction de l'usine d'appareils ménagers, Lena, pour elle c'est quelque chose également qui est incompréhensible. Elle gagne assez bien sa vie donc elle ne comprend pas pourquoi il faut venir ici travailler le potager chaque week-end... donc elle partage notre point de vue, même plus que nous.
 – Donc ça crée des tensions... tu as des exemples concrets de querelles comme ça ?
 – Non... souvent, quand on se réunit, on parle du potager ; quand on parle du potager, il y a un point de vue qui est défendu par nous et il y a l'autre point de vue des parents. Chaque fois on dit la même chose... chaque fois c'est la même chose, blablabla, on termine la discussion et rien ne change. Pour le moment rien ne change. »

C'est finalement le gazon qui symbolise ici le passage d'une génération à l'autre. Anton propose de s'en occuper ; il me dira même qu'il a aimé passer des heures à ratisser soigneusement le terrain destiné à recevoir les graines, promesses d'un beau gazon à venir. Il s'inscrit ainsi dans la continuité familiale, mais à sa manière : en introduisant une innovation dont il se charge complètement, il affirme son individualité et son appartenance à une certaine modernité. En négociant l'existence d'une pelouse, qui symbolise l'oisiveté, l'usage gratuit d'une terre qui ne donne rien, sinon de la couleur et une sensation, c'est l'orientation des sensibilités accordées, tolérées, voire instituées progressivement au sein de la famille, qui est discutée. En effet, le gazon, « *c'est la nature selon le citoyen. Son agriculture à lui, décorative, hyperréelle, signe d'un univers littéralement extraordinaire, sous sa coupe, au propre comme au figuré [...] Ce gazon, comme une moquette dans un appartement avant l'installation des meubles, est l'emblème non seulement d'un univers artificialisé, objectivement détaché du sol, mais esthétiquement sans lien avec la réalité locale* » [Urbain, 2002 : 218]. Or, Pavel Ivanovitch est *a priori* très hostile à une configuration esthétisante de son potager. Comme il apprécie et estime son petit-fils Anton, il ne l'interdit pas. Mais il manifeste parfois son désaccord. Une fois, il dépose au milieu de la pelouse un plein seau de pommes pourries. En 2003, il plante discrètement des graines au bord de la pelouse : au bout d'un mois, celle-ci est couverte de courges. Un jour, sa fille Iekaterina installe la table sur la pelouse : la famille déjeune en plein air. Elle vante auprès de son père la beauté de cette pelouse ; et Pavel Ivanovitch de répondre, mordant d'ironie : « *Il a fallu attendre d'avoir quatre-vingt-quinze ans pour manger sur du gazon...* » Anton commente, en riant : « *C'était la guerre des tranchées...* »

■ La transmission impossible : discordances générationnelles et douleurs intimes

Chez les Dvorikov, l'« esprit de famille » incarné à la datcha parvient ainsi, non sans difficultés, à être légué aux jeunes générations. Dans d'autres configurations familiales, on peut observer un véritable refus de cette transmission. C'est le cas d'Alexandre, étudiant à Minsk, qui se rend rarement à la datcha de ses grands-parents. Ces derniers, universitaires à la retraite, approchent des quatre-vingt-dix ans. Le grand-père d'Alexandre a eu un infarctus en 2000 ; en outre, il souffre terriblement du genou gauche. Pourtant, son épouse et lui continuent à travailler avec acharnement dans le potager. Passionnés de jardinage, ils sont très peinés que personne, parmi leurs enfants et petits-enfants, ne s'intéresse à leur datcha. Ils se demandent ce qu'elle deviendra après leur mort. Une angoisse sourde teinte l'ensemble d'un

entretien que je mène avec eux, le 30 avril 2002. Alexandre, présent, est mal à l'aise. Il s'énerve même un peu. Entre les phrases, ce sont parfois des demandes déguisées d'aide et de reconnaissance qui lui sont adressées, d'offre de transmission d'un héritage qui déjà lui pèse. Pourquoi Alexandre est-il moins complaisant que les petits-fils du patriarche Pavel Ivanovitch ? Le fait que les parents d'Alexandre eux-mêmes éludent toutes les discussions concernant la datcha et qu'ils ne s'y rendent que très rarement indique que tout est ici déjà joué d'avance : la culture du potager, loin de cristalliser un ethos familial, n'incarne aux yeux des enfants et des petits-enfants qu'une pratique inutile et vaine.

Parfois, certaines personnes renoncent à transmettre leur passion pour la datcha. Elles ont intériorisé une image dépréciée d'elles-mêmes. C'est le cas d'Igor, la cinquantaine. Il est électricien. Sa fille, cadre supérieur, est mariée à un jeune Européen de l'Ouest, ingénieur dans une entreprise allemande implantée à Minsk. Igor, à l'abord un peu bourru, plaisant et fanfaronne au début de l'entretien ; sa masse musculaire et sa taille (un bon mètre quatre-vingt-dix) ajoutent à son aspect « campagnard ». Lors de l'entretien, sa fille et son gendre sont présents. Les propos d'Igor sont vagues ; il a voulu faire plaisir à sa fille en acceptant l'entretien, mais il ne s'y livre pas de gaieté de cœur. Il me raconte, de manière elliptique, l'aménagement de la datcha, l'organisation du potager. Puis il revient, timidement, sur son goût du bricolage. Son gendre intervient pour dire qu'il n'a encore jamais eu l'occasion de voir cette datcha, alors qu'il connaît Igor depuis plus de deux ans. Igor reconnaît le fait, puis murmure : « *Mais ce n'est pas fini...* » Il accepte aussi que ni sa fille ni son épouse ne lui viennent en aide à la datcha. Il semble avoir honte de goûter à ces plaisirs du jardinage et du bricolage, honte de se passionner pour une maison qui n'est qu'une bicoque comparée à ce qu'il imagine être les maisons de campagne dans la riche Europe occidentale. Comme le paysan béarnais décrit par Bourdieu, au « *corps empaysané, portant la trace des attitudes et des activités associées à la vie paysanne* », il semble éprouver une certaine « *honte de soi* », une « *conscience aiguë de ses déficiences et de ses limites* » [Bourdieu, 2002 : 117-126].

La datcha et le potager constituent parfois des lieux au sein desquels un « esprit de famille » peut se déployer et se transmettre, malgré les brutalités de l'Histoire. Les pratiques culturelles, les idiosyncrasies culinaires⁹, les spécificités dans l'aménagement de la datcha peuvent ainsi être interprétées comme autant de « *passeurs* » [Muxel, 1996 : 153] de la mémoire familiale. Cette activation et perpétuation de la mémoire familiale participe à l'intégration du groupe, à la « *création continuée du sentiment familial, principe cognitif de vision et de division qui est en même temps principe affectif de cohésion, c'est-à-dire adhésion vitale à l'existence d'un groupe familial et de ses intérêts* » [Bourdieu, 1994 : 140]. L'observation minutieuse des

photographies prises par les familles dans leur datcha laisse apparaître avec éclat l'importance de ces lieux dans l'intégration du groupe. Les scènes se répètent : on se photographie devant son potager, parmi les fleurs, en train de bêcher, de flâner devant la maison. Les clichés des étapes de la construction, des enfants jeunes jouant dans le jardin, des retrouvailles familiales sont nombreux. Même dans les familles les plus modestes, on possède très souvent un appareil photo. Si les photographies traduisent l'intégration de la famille [Bourdieu, 1993], elles permettent aussi d'en écrire une histoire positive, de mettre en scène ses réalisations, d'éviter les difficultés de la vie quotidienne, de mettre à distance la « grande histoire » tragique du pays. Car, « *alors que l'on ne décide*

pas de ses souvenirs, la photographie est une technique délibérée de choix et de classification volontaire du passé » [Castel, 1993 : 294]. Aussi ces photos prises à la datcha contrastent-elles fortement avec les portraits officiels de membres de la famille qui rappellent le visage d'un grand-oncle ou d'un grand-père mort pendant la guerre. Loin de faire office de mausolée privé, elles invitent à la rêverie, aux souvenirs positifs ; elles révèlent l'émergence d'une intimité familiale. La datcha agit ainsi comme un support de la solidarité du groupe familial, qui s'avère fondamentale dans la confrontation quotidienne des individus au désordre économique et social du monde post-soviétique. ■

Notes

* Je remercie Sophie Chevalier, Charles-Henry Cuin, Judith Kühr, Virginie Malochet, Marion Nogues, Sandrine Rui et Florence Weber pour leurs lectures minutieuses et leurs précieux conseils, qui m'ont permis d'améliorer la première version du texte.

1. On peut notamment souligner que, en 1946, une sécheresse exceptionnelle a réduit la récolte soviétique à un « *niveau dérisoire* » [Girault et Ferro, 1989 : 188].

2. La République populaire de Biélorussie, proclamée en mars 1918 sous l'occupation allemande, devient alors la République socialiste soviétique de Biélorussie et est intégrée à l'URSS en 1922. Auparavant, il n'a jamais existé d'État biélorusse. Le 27 juillet 1990, la Biélorussie a une nouvelle fois proclamé sa souveraineté [Marcou et Pankovski, 2003].

3. Ce travail sur les datchas s'inscrit dans le cadre d'une thèse de sociologie intitulée « *Datchas, jardins et potagers en Biélorussie. Figures de l'individu post-soviétique* », menée sous la direction de C.-H. Cuin et soutenue le 8 décembre 2004 à l'université Victor Segalen – Bordeaux 2. Le travail de terrain (observations ; réalisation d'une quarantaine d'entretiens) a été effectué en Biélorussie, entre 1999 et 2003. Notons d'emblée que l'analyse des liens entre mémoire familiale et culture du potager à la

datcha n'épuise pas le répertoire de sens de cette « *passion ordinaire* ».

4. « *L'esprit de famille est fait de pensées qui ont ce double caractère : ce sont des notions, et ce sont en même temps des images et des ensembles d'images* » [Halbwachs, 1994 : 284].

5. Sapir note à propos de la collectivisation, « *opération économiquement désastreuse et meurtrière* » : « *La production diminue de 77 à 59 millions de tonnes de 1930 à 1936 alors que les emblavures ont considérablement augmenté. La famine qui ravage l'Ukraine de 1931 à 1933 a, sans doute, fait entre trois et cinq millions de morts ; et d'autres endroits ont été durement touchés, comme le bassin de la Volga ou la Biélorussie* » [Sapir, 1984 : 25-26]. Il est difficile de vérifier le prix donné par Pavel Ivanovitch ; peut-être confond-il avec le prix du kilo de pain dans l'URSS de l'après-guerre, qui, invariablement, de 1954 aux années 1980, s'est élevé à 28 kopecks [Kerblay et Lavigne, 1985 : 127].

6. Ce récit fragmenté de la vie de Pavel Ivanovitch fait écho à celui de Lioudmilla, qui s'est livrée à Daniel Bertaux et Véronique Garros : « *Elle égrène, sans emphase, des "carottes qu'on ne plantait pas, ç'aurait été une gâterie", des "pas question d'études puisque le problème était de se nourrir", des cartes de rationnement conditionnant des destins, des silhouettes boursoufflées par la malnutrition. Mais soudain sa mémoire frugale laisse échapper l'émotion, là où on ne l'attendait pas : comme elle s'en souvient "du lard anglais qui arrivait à Mourmansk pendant la guerre !"* » [Bertaux et Garros, *op. cit.* : 13-14].

7. Qu'entend-on par lignée ? « *Lorsqu'elles engagent une représentation collective de la transmission familiale, lorsqu'elles nouent des liens entre passé et avenir, lorsqu'elles tissent des ressemblances intergénérationnelles, [les proximités affectives ou matérielles] regroupent les individus en lignées* » [Weber, Gojard et Gramain, 2003 : 390].

8. Une remarque d'Élisabeth Gessat-Anstett corrobore cette analyse : « *La datcha est souvent choisie pour sa proximité avec la rodina, elle n'est en tout cas jamais distante des lieux de mémoire parentélaire les plus marquants. C'est même fréquemment une ancienne isba familiale reconverte en résidence secondaire* » [Gessat-Anstett, 1997 : 191]. Le terme *rodina* signifie en premier lieu la terre ou le sol natal ; il est aussi utilisé dans son acception la plus vaste pour désigner la patrie. La *rodina*, en renvoyant d'emblée à l'idée de naissance et d'engendrement, constitue, selon Élisabeth Gessat-Anstett, un support de la mémoire familiale [Gessat-Anstett, 2004 : 53-54].

9. Certaines plantes cultivées à la datcha permettent de réaliser des recettes qui ont été transmises par les grands-mères ; les marinades pour tomates et concombres sont préparées selon les formules de la tradition familiale (dosages du vinaigre, des plantes aromatiques...) ; certaines spécificités familiales sont préservées : une pointe d'épices dans telle recette, telle proportion de sucre pour telle confiture, un plat spécifiquement tatar chez les Dvorikov...

Références bibliographiques

BERTAUX Daniel et VÉRONIQUE GARROS, 1998, *Lioudmilla. Une Russe dans le siècle*, Paris, La Dispute (coll. « Instants »).

BOURDIEU Pierre, 1993 (1965), « *Culte de l'unité et différences cultivées* », in Pierre Bourdieu (dir.), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Éditions de Minuit (coll. « Le sens commun ») : 31-106.

— 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil (coll. « Points essais »).

— 2002, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Le Seuil (coll. « Points essais »).

CASTEL Robert, 1993 (1965), « *Images et phantasmes* », in Pierre Bourdieu (dir.), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Éditions de Minuit (coll. « Le sens commun »).

FITZPATRICK Sheila, 2002, *Le stalinisme au quotidien. La Russie soviétique dans les années 1930*, Paris, Flammarion.

- GESSAT-ANSTETT Élisabeth, 1997, *Sur les rives de Matuska Volga, enquête sur les usages et les représentations de la parenté dans la province de Iaroslav (Russie)*, thèse pour le doctorat d'anthropologie, EHESS (Paris).
- 2002, « Territoires identitaires et mémoires familiales russes », *Ethnologie française*, XXXII (1) : 133-148.
- 2004, *Liens de parenté en Russie post-soviétique. Une enquête ethnographique*, Paris, L'Harmattan (coll. « Nouvelles études anthropologiques »).
- GIRAULT René et Marc FERRO, 1989, *De la Russie à l'URSS. L'histoire de la Russie de 1850 à nos jours*, Paris, Nathan (coll. « Nathan-Université »).
- HALBWACHS Maurice, 1994 (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel (coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité »).
- 1997 (1950), *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel (coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité »).
- KERBLAY Basile et Marie LAVIGNE, 1985, *Les Soviétiques des années 1980*, Paris, Armand Colin (coll. « Actualité »).
- LOVELL Stephen, 2003, *Summerfolk : A History of the Dacha, 1710-2000*, New York, Cornell University Press.
- MANDELSTAM Ossip, 2001, « Pour les siècles futurs et leur gloire de feu... » (17-28 mars 1931), *Les poèmes de Moscou (1930-1934)*, Belfort, Circé.
- MARCOU Jean et Sergueï PANKOVSKI, 2003, « Le phénomène biélorusse », in François Depelteau et Aurélie Lacassagne (dir.), *Le Bélarus. L'État de l'exception*, Québec, Presses de l'Université Laval : 13-32.
- MUXEL Anne, 1996, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan (coll. « Essais et recherches »).
- SAPIR Jacques, 1984, *Travail et travailleurs en URSS*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »).
- TRAVEN Vlada, 2005, *La datcha en Russie de 1917 à nos jours*, Paris, Éditions du Sextant.
- URBAIN Jean-Didier, 2002, *Paradis verts. Désirs de campagnes et passions résidentielles*, Paris, Payot.
- WEBER Florence, 1998, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XX^e siècle*, Paris, Belin (coll. « Socio-histoires »).
- WEBER Florence, Séverine GOJARD et Agnès GRAMAIN (dir.), 2003, *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte (coll. « Textes à l'appui/Enquêtes de terrain »).

I ABSTRACT

Dachas and family memories in Byelorussia

This paper endeavours to understand how in the Soviet and Post-Soviet world, dachas and kitchen gardens are places where memories can be passed down. The singular narrative of Tatar patriarch Pavel Ivanovitch exemplifies how this garden, as the memory of a nourishing land, enabled his family to survive collectivisation and the Great Patriotic War. Although belittled by Bolshevik authorities, this family was able to keep up to its social status. By contrast, dacha transmission and its accompanying memory are not easy since some members of the kindred refuse it, thus threatening the group cohesion. It even happens that inheritance is totally turned down, or the *dačnik*, rejecting a maimed and shameful self-image – in relation to a collapsing world – might forego his passion's transmission of the dacha.

Keywords : Byelorussia. Kitchen garden. Dachas. Family. Memory.

I ZUSAMMENFASSUNG

Datschen und familiäre Erinnerungen in Weißrussland

Dieser Artikel versucht mit Hilfe von in Weißrussland gesammeltem Material (Zeitraum 1999-2003) zu verstehen, inwiefern in der sowjetischen und post-sowjetischen Welt, Datschen und Schrebergärten Erinnerungsorte darstellen, die der Überlieferung familiärer Erinnerung dienen. Die Analyse der persönlichen Geschichte des tatarischen Patriarchen Pavel Yvanovitch dient hierbei als Beispiel. Sein Schrebergarten – nährender Erinnerungsort – hat es seiner Familie ermöglicht, die Verstaatlichungen und den patriotischen Ersten Weltkrieg zu überleben. Er ist der Ort, der es der von den Bolschewiken schikanierten Familie ermöglicht hat, wieder eine soziale Stellung zu bekommen. Die Analyse von familiären « Datscha-Erinnerungen » ist dahingegen komplexer. Denn es ist zu beobachten, dass die Aussagen einzelner Familienmitglieder teilweise den Gruppenzusammenhalt zu gefährden scheinen. Manchmal wird das Gedenken auch komplett abgelehnt ; oder mehr noch, die *dačnik* bekommt ein unwürdiges Image verliehen – das Image einer im Verschwinden begriffenen Welt – welches eine leidenschaftliche Erinnerung an die Datscha verhindert.

Stichwörter : Weißrussland. Schrebergärten. Datschen. Familie. Erinnerung.